

Bulletin d'histoire politique

Débat: deux textes à propos de Jocelyn Létourneau, Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui, Montréal, Éditions du Boréal, 2000, 198 pages Suite

Sébastien Parent



Volume 9, numéro 3, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060493ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060493ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parent, S. (2001). Débat: deux textes à propos de Jocelyn Létourneau, Passer à l'avenir. Histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui, Montréal, Éditions du Boréal, 2000, 198 pages : suite. *Bulletin d'histoire politique*, 9(3), 141–144. <https://doi.org/10.7202/1060493ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

SÉBASTIEN PARENT
candidat à la maîtrise
UQAM

Il faut peut-être faire allusion à la problématique contemporaine des *Orphelins de Duplessis* si l'on veut que le profane cerne bien l'ampleur du problème de mémoire qui se pose aux Québécois de souche française et qui interpelle l'historien Jocelyn Létourneau dans son plus récent ouvrage. Le passé québécois semble à première vue lourd à porter, on l'a assez répété, le cas de ces crèches de l'ère duplessiste comme enfers de jeunesse n'en devient qu'une illustration supplémentaire. Il faut toutefois savoir que la mémoire collective amplifie plus souvent qu'autrement certaines souffrances du passé. Elle garde, en effet, précieusement les célèbres traumatismes historiques, la Conquête, les Rébellions et les deux conscriptions pour ne nommer que les principaux, et se drape confortablement sous une trame narrative encore trop inspirée par cette idée de survivance française en terre d'Amérique. Bref, un passé aux couleurs de la mémoire collective est difficile à assumer pour les contemporains et se lègue un peu honteusement aux descendants. Or ce pourrait être bien différent si les praticiens de l'histoire affrontaient, voire confrontaient, cette mémoire collective astreignante que l'on lègue trop souvent. Jocelyn Létourneau a tenu ce pari et livre dans *Passer à l'avenir* le fruit de ses réflexions sur ce que devrait être, pour les historiens dans un premier temps, pour le public ensuite, notre futur rapport au passé.

L'ouvrage est donc avant tout destiné aux spécialistes de l'histoire, malgré un choix éditorial qui donne à penser que l'intention de l'auteur est d'initier le public aux paramètres sous-jacents à toute historiographie. Or l'objectif premier de Létourneau n'est pas là. Il s'agit surtout de faire contre-poids à la proposition théorique de l'historien-sociologue Gérard Bouchard qui est actuellement solidement sur la table (*Genèse des nations et cultures du nouveau monde*). On se souviendra que toutes ces propositions font suite, en partie, aux dernières recommandations émises par le *Groupe de travail sur l'enseignement de l'histoire* (cf. Rapport Lacoursière, 1996). Par conséquent, comme l'auteur le précise en présentation de son ouvrage, sa contribution s'inscrit de plain-pied « au centre du débat et de la réflexion portant sur l'avenir de l'histoire et de la mémoire au Québec » (p. 11). Ce faisant, les six textes retenus pour l'occasion, des textes pour la plupart déjà publiés dans des revues savantes internationales, s'alignent vers un objectif commun : « ...construire un avenir meilleur et porteur pour les héritiers... » (p. 14). Voyons comment.

Le premier texte retenu par Létourneau, « Se souvenir d'où l'on s'en va : l'histoire et mémoire comme reconnaissance et distance », propose une

réflexion à partir d'une question qui a très peu intéressé les historiens jusqu'ici: « Comment construire l'avenir sans oublier le passé mais en refusant de s'y embourber? » (p. 17). En fait, l'auteur nous présente ici ce que la mémoire collective offre comme image du passé et comment historiens et sociologues, Fernand Dumont occupant un espace central, ont longtemps endossé cette perspective de survivance qui caractérise les différentes réflexions sur le rapport des Québécois au passé. Ainsi, on comprend mieux en quoi à l'instar « d'illustres penseurs (qui) l'ont répété *ad nauseam*, il est un art d'hériter qui consiste à réactualiser ce qui est transmis dans le dessein de le conserver. C'est à cette condition seulement que l'héritage devient facteur de liberté » (p. 29). Létourneau plaidera en ce sens tout au long de son livre.

Le second texte permet à l'auteur de s'attaquer à la proposition de l'historien-sociologue Bouchard afin de soutenir qu'elle ne répond pas aux besoins des contemporains. C'est l'occasion pour Létourneau de montrer le peu d'innovation entre le récit proposé par Bouchard et celui de ses prédécesseurs. Malgré toutes les bonnes intentions bouchardiennes, l'auteur soutient que « Bouchard semble incapable de surmonter la difficile tâche de conceptualiser l'identité des Québécois dans ses ambitions constitutives » (p. 45) surtout parce que sa conception de l'histoire « découle plutôt de son parti pris compréhensible mais discutable pour la pertinence, c'est-à-dire pour le remblayage du passé québécois sous la forme d'une histoire dense et pleine de la nation ». « L'histoire nationale, écrit Létourneau, comme genre spécifique, entraîne d'importants problèmes de méthode » (p. 46), d'où l'urgence de ne pas céder au modèle bouchardien. Il ne saurait être question de chercher un « dénominateur commun », la langue dans le cas de Bouchard, pour penser l'histoire. Son modèle est en bout de piste à l'image de ce qui hante Bouchard, c'est-à-dire « l'inaccomplissement de la nation dans l'indépendance politique » (p. 52).

Le troisième texte rappelle que l'histoire (l'historiographie) québécoise ne peut se penser correctement sans tenir compte du Canada anglais. Ici, Létourneau met de l'avant sa conception de la « canadianté » en tant que « *mode d'être ensemble* ». On y comprend que l'ambiguïté typique des Québécois en termes d'option politique et les frictions entre les deux solitudes, loin d'être des tares, constituent peut-être des forces qui pourraient amener « ... des ouvertures et des possibilités pour l'avenir ». (p. 83) La canadianté, dans l'esprit de Létourneau, est en quelque sorte cette disposition à l'accueil des discordances et à la médiation manifestée dans le passé du Canada par ses acteurs. (p. 83) L'historien est un intellectuel responsable de « réintroduire, dans la matière du passé ancien et récent, un sens qui se révélera fécond pour construire l'avenir » (p. 88). Et ce sens, si Bouchard se veut défenseur d'un « dénominateur commun », il ne peut se contenter de l'histoire pluraliste et

divisée qui caractérise les écrits de nos voisins Canadiens anglais. Bref, il faut revenir à une vision qui rappelle le « trudeauisme » dans lequel, faut-il le spécifier, les notions « d'anglophonie et de francophonie (...) n'ont nullement perdu leur pertinence pour décrire et exprimer le Canada » (p. 95). La canadianité est donc appelée à devenir cette « matrice structurante » de notre histoire.

L'attaque de Létourneau, après avoir montré en quoi les deux tendances canadiennes actuellement sérieusement envisagées, se poursuit avec les opposants de Bouchard. L'alternative de Létourneau n'en sortira donc que plus pertinente. Un court chapitre, tellement que l'on se demande s'il n'aurait pas été préférable de le soustraire, prend à parti Jacques Godbout et sa façon de voir le passé au travers de son documentaire *Le sort de l'Amérique française*. Mais plus intéressante est cette réflexion sur le passé tel que vu par Serge Cantin, le « dauphin » du sociologue Fernand Dumont, qui n'en finit plus de « remettre décisivement en cause cette idée selon laquelle le passé du groupe n'a toujours consisté qu'en une lutte de survivance » (p. 123). Cette survivance, soutient Létourneau, devrait plutôt « être envisagée comme une entreprise de consolidation du groupe dans un contexte d'interaction culturelle et de phénomènes migratoires majeurs ayant marqué l'Amérique du Nord pendant tout le XIX^e siècle » (p. 123). Il n'est donc plus question de formuler le passé québécois en termes de « projet brisé du Canada français ou du Québec » comme ce fut le cas de Garneau à Dumont. On ne pourrait se permettre de réfléchir sur l'histoire du Québec en se donnant comme « mission de réassurer, d'entourer, de protéger son pays et les siens comme un père aime son enfant » (p. 133). Mais, épatant de lucidité, Létourneau admet que ce projet « reste d'ailleurs l'un des plus grands défis auquel on puisse s'attaquer » (p. 136).

Enfin, au terme de cette démarche nécessaire, Létourneau présente dans son texte maître, « Quoi transmettre : Passer à l'avenir », on voit bien que sa perception sur la mémoire et l'histoire ainsi que sa proposition théorique en vue « d'un avenir heureux pour les héritiers, deviennent ou redeviennent possibles grâce aux mots pour dire et raconter les choses » (p. 144). Il faut donc s'inspirer des travaux en histoire des vingt dernières années qui ont réussi à démontrer que « les idées de déphasage et de retard, de décalage et de blocage, de repli et de focalisation sur soi, d'enclavement et d'immobilisme, de traditionalisme et de ruralité, d'homogénéité et de singularité, de cléricanisme et d'antiétatisme, de classe ethnique et de Grande Noirceur, sont inappropriées pour rendre compte (...) de l'expérience historique québécoise dans son ensemble » (p. 145-146). Là, l'espoir « pour un monde (historiographique) nouveau » repose entre les mains de cette « génération qui, ayant grandi, ayant aspiré et appris à rêver avec la Révolution tranquille » (p. 150).

Ces historiens pourraient être en mesure de sortir de leur cadre défaitiste pour décrire « le parcours historique finalement suivi par les Canadiens, par les Canadiens français et par les Québécois maintenant n'aurait été ni détourné ni brisé ». À l'instar de Pierre Trudeau, qui a ouvert « aux francophones du Canada un espace de possibilités » (p. 153), les intellectuels que sont les historiens devraient parvenir à « dépasser leur condition minoritaire » (p. 153), d'autant plus que « le Canada est et reste, bon gré mal gré, l'une des fédérations les plus accommodantes du monde » (p. 156). Dans cette perspective, il faudrait que les historiens canadiens apprennent à (ré)envisager « deux dénominateurs conjoints (le Québec et les autres provinces) plutôt qu'un seul dénominateur commun (la nation canadienne) » en considérant l'expérience historique canadienne, non plus sur une base ethnique, mais territoriale (p. 157). À l'heure où « l'option indépendantiste, qui apparaît comme une menace ou un irritant à de nombreux Québécois » (p. 158), et les négociations constitutionnelles ne semblent plus possibles, ne reste plus qu'à espérer que l'idée de « deux majorités au pays deviendra à ce point puissante et incontournable » (p. 163).

Passer à l'avenir reste avant tout un intéressant plaidoyer pour que l'histoire au Québec ainsi que son enseignement s'émancipent de cette « vision noire » qui lui colle toujours à la peau malgré une historiographie qui tend à s'en distancer. Les propos de l'auteur se rapportent ainsi à une dichotomie propre à notre époque, celle développée abondamment ces temps-ci chez les historiens et philosophes de l'histoire, entre autres dans le dernier ouvrage de Paul Ricoeur (2000). Létourneau plaide donc haut et fort en faveur d'une historiographie distante de la mémoire collective qui, en quelque sorte, libérerait les contemporains de ces complexes demandes de mémoire, sans pour autant verser dans l'oubli pur et simple.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. C'est nous qui soulignons.
2. P. Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Édition du Seuil, « L'ordre philosophique », 2000, p. 648.
3. *Ibid.*, p. 650.
4. C'est l'auteur qui souligne.
5. À cet égard, le système théorique élaboré par Létourneau semble avoir séduit Louis Cornellier. Voir son article dans *Le Devoir*, 19 novembre 2000.